

Le pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) et la médecine Aspects scientifiques et humains *

par François GOURSOLAS **

Le pasteur Oberlin (1740-1826), né à Strasbourg en plein siècle des Lumières, après avoir acquis une bonne culture générale dans le célèbre lycée protestant de la ville, alors appelé le gymnase, sert durant trois ans comme précepteur dans la famille du docteur Daniel Gottlieb Ziegenhagen, chirurgien réputé de la capitale de l'Alsace. Il y acquiert, sous sa direction, des rudiments d'anatomie, de médecine et de petite chirurgie. On conserve aujourd'hui dans les Archives municipales de Strasbourg, parmi plusieurs milliers de documents le concernant, un dessin fait par lui à l'âge de 26 ans représentant les veines du membre supérieur (1). Un petit-fils du chirurgien, Ehrenfried Stoeber, mentionne dans sa biographie du pasteur publiée en 1831 à Strasbourg (2) : "un jour après une conversation scientifique, Ziegenhagen ôte tout à coup sa veste, redresse en souriant la manche de sa chemise et dit : je sens que j'ai besoin d'une saignée, ce sera vous qui la ferez. Oberlin hésite. Ziegenhagen insiste. Oberlin met le garrot autour du bras, fait la saignée (avec une lancette)...". Quand Oberlin quitte son maître, il a appris "l'art de se faire comprendre avec patience par ses élèves et ses malades, la courtoisie, l'adresse nécessaires aux relations humaines, la manière d'enseigner". Ziegenhagen lui assurera son estime, son amitié, sa protection durant toute sa carrière.

Le Ban de la Roche

À l'âge de 27 ans, Jean-Frédéric est, selon ses futurs paroissiens, "fort comme un cheval" : pasteur luthérien il quitte Strasbourg pour ce "rude pays" qu'est le Ban de la Roche (3). Enclave dans les Vosges du Nord entre l'Alsace et la Lorraine, il comporte cinq villages et deux hameaux ; un sous-sol granitique, un sol souvent sablonneux, un climat rigoureux ; mais ses vallées et ses monts ne méritent pas le surnom de "Sibérie alsacienne" que certains lui ont donné. La population avait été décimée lors de la Guerre de Trente Ans, tombant à 57 habitants selon le recensement de 1635. Mais durant les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, vinrent s'installer des paysans venus de Lorraine, de Montbéliard, de Suisse allemande, en particulier du canton de Berne, de sorte qu'aujourd'hui encore, une partie de la population est de langue alsacienne. Les francophones

* Comité de lecture du 14 juin 2008.

** 2, rue de Rosmadec, 56000 Vannes.

s'exprimaient dans un patois dérivé du vieux français de langue d'oïl. Au milieu du XVIII^{ème} siècle, ils étaient peu nombreux à parler, lire, écrire en bon français ; Oberlin note dans une lettre de requête adressée en 1780 à Antoine Martin de Chaumont, intendan d'Alsace : “Le pays ne fait que de sortir de la plus crasse ignorance”.

Le Ban de la Roche était alors une petite seigneurie appartenant au Stettmeister Jean de Dietrich, père de Frédéric, maire de Strasbourg, celui chez qui a été chantée la première fois La Marseillaise et qui fut guillotiné en 1793. Jean devait survivre à son père durant un an, après avoir par sa fortune largement contribué à l'amélioration du Ban de la Roche, soutenu mais critiqué l'action du pasteur qu'il a parfois qualifiée de dictoriale.

La route de Strasbourg remontant la vallée de la Bruche, traverse Schirmeck le chef-lieu de canton puis Rothau en bordure du Ban ; au XVIII^{ème} siècle, on traversait ensuite la rivière sur une fragile passerelle en bois, puis le chemin direct, étroit, périlleux, surplombé par la montagne menait à Foudray, ensuite on montait à Waldersbach où se trouve actuellement le musée dans l'ancien presbytère.

Oberlin apporte, en arrivant dans ce qui était alors une chaumière vétuste et délabrée, sa collection d'objets d'histoire naturelle comme beaucoup d'étudiants avaient coutume de le faire à cette époque ; il aime la botanique et découvre avec bonheur dans les environs une grande variété de plantes sauvages qui lui feront un très riche herbier : 44 liasses de papiers contiennent les plantes séchées conservées aux Archives de Strasbourg en même temps que de nombreuses empreintes dessinées (4). Un cahier est gardé dans le musée de Waldersbach récemment rénové, j'ai eu l'honneur d'en projeter les diapositives lors de la séance de la S.F.H.M. du 30 janvier 1999. Peut-être serait-il bon de poursuivre encore l'étude de la pharmacopée végétale d'Oberlin. Celui-ci, lors de son installation, avait constaté que ses paroissiens n'étaient pas des esprits incultes, comme certains l'avaient prétendu. Dans ses annales en juin 1782, il note : “de bons et vieux bourgeois de Belmont connaissent la distinction entre les herbes salutaires et les herbes toxiques”. Oberlin garde ses plantes médicinales (5) dans “la pharmacie de la charité” et les distribue gratuitement à ses paroissiens. Son fils Henri Gottfried, dans sa thèse soutenue le 13 mai 1806, écrira : “cette pharmacie est établie selon les principes d'un médecin de Lausanne, Simon André Tissot, exposés en 1761 dans l'ouvrage intitulé *Avis au peuple sur sa santé*. Oberlin mentionne dans une note avoir fait aux siens la lecture du 1er tome le 5 février 1780 après le dîner (6). Il a recopié un traitement de la petite vérole, chez l'enfant, comportant comme régime “du petit lait qui diminue la densité et l'épaisseur du sang”. Le nom de Tissot est mentionné par Jean-Charles Sournia dans son *Histoire de la Médecine et des Médecins* “comme l'un de ceux qui au XVIII^{ème} siècle commencèrent à se préoccuper de la santé collective”. Parmi 500 ouvrages de cette bibliothèque deux autres peuvent intéresser les médecins, l'œuvre du tchèque Jean Amos Komensky dit Comenius (1572-1670) intitulée : *Orbis pictus* édité en latin, en allemand, en français dont un exemplaire conservé au musée garde certaines pages crasseuses à force d'avoir été consultées par les paroissiens, et l'on y trouve ce conseil : “regardez la nature et son merveilleux agencement... son étude respectueuse vous conduira à la sagesse et à la droiture de votre comportement” (7). L'autre ouvrage est celui de l'Allemand Johann Bernhard Basedow (1723-1790), philosophe et enseignant de Dassau, ville d'Allemagne de l'est, auteur en 1774 de l'*Elementarwerk*. Cette “œuvre élémentaire” comportait un souci “alors nouveau de l'hygiène et de l'éducation physique”. Concilier spiritualité et pratique, c'est ce qu'a essayé de faire dans son enseignement Oberlin, le

pasteur “catholique œcuménique” qui a laissé dans ses dossiers des cours de physique et de mathématique recopiés de sa main, et un cahier de cinquante-six feuillets “abrégé de physiologie” ; en juin 1820, âgé de 80 ans, il déclare à des visiteurs anglais de son presbytère : la mécanique, l’histoire naturelle sont mes études préférées.

La vie de praticien

Avant l’arrivée d’Oberlin au Ban de la Roche, il n’y avait pas de médecin, chaque malade était soigné par la potion millénaire composée d’eau-de-vie, d’huile et d’eau, outre quelques rares plantes salutaires. Il n’y avait pas de sage-femme, les parturientes étant assistées par les femmes les plus expérimentées en la matière, comme cela s’est pratiqué en France dans les communes isolées jusqu’au XX^{ème} siècle (8). La sage-femme la plus proche était installée à 15 km du Ban : selon les registres de la paroisse de Schirmeck en 1784 “un chirurgien-accoucheur le Sieur Joseph Hadre avait élu dans cette ville une sage-femme madame Françoise Feldtraum, après examen de ses mœurs par le curé du dit-lieu et après avoir prêté serment (9)”. Au XVIII^{ème} siècle, la médecine était souvent exercée par des personnes non diplômées ; c’était le cas d’un certain Jean-Michel Thiou à Rothau, qui est mentionné dans une lettre au sous-préfet, datée de 1811, écrite par Oberlin en sa faveur, avec réponse négative du destinataire (10).

L’état de santé de la population était mauvais : la nourriture se composait d’herbes cuites dans du lait, de pommes de terre de piètre qualité, d’un peu de pain de seigle, rarement de viande. Oberlin pour lutter contre les famines, fréquentes jusqu’à la fin du XVIII^{ème} siècle, fonda dès 1774 une Société d’agriculture en liaison avec celle de Strasbourg dont il était membre, instruisit et encouragea ses paroissiens : une phrase extraite d’un sermon prononcé quelques mois après son arrivée mérite d’être relevée : “le domestique qui balaye la poussière, évacue les saletés, spiritualise ce travail s’il le fait aussi fidèlement que possible devant Dieu... le fermier qui lutte pour améliorer la culture du sol... éternisent leur rustique labeur” (11). Instituant sur la prévention des épidémies, il répète à ses paroissiens des conseils d’hygiène corporelle, comment se laver les dents, se détourner en se mouchant, se coiffer proprement, veiller à ce qu’il appelle “les loix (sic) de la maison” : propreté, aération, hauteur des plafonds, largeur des fenêtres, entretien de lieux d’aisance, drainage des eaux stagnantes, entretien des jardins et des voies publiques.

Les premières années de son ministère, il se fait aider par sa femme, tant qu’elle a été en bonne santé, répondant aux appels des paroissiens malades ou blessés, il fait alors fonction de médecin. Mais il ne manque jamais de prier avant et après l’acte médical. Il s’exprime ainsi dans un sermon prononcé en 1797 : “s’adresser au médecin par obéissance aux ordres de Dieu est bien faire, car Dieu a fait le médecin, dit l’Écriture, et Dieu veut que les hommes s’entraïdassent, mais il ajoute : “persister dans la confiance en les médecins et les remèdes quand Dieu même nous montre par leur inutilité que nous devrions les laisser, c’est persister dans son égarement et prolonger les souffrances” mais aussi : “malheur à nous si la saleté, le désordre, l’immondice ont attiré la maladie”.

Le pasteur pouvait faire les saignées, évacuer les épanchements, inciser les abcès, traiter et panser les blessures, immobiliser les fractures par attelles. Il se préoccupait des femmes enceintes, de ces femmes harassées par les travaux des champs : il finança, avec ses propres fonds, des aides pour secourir les plus démunies. Peu avant sa mort, une femme entendit rapporter “qu’on lui reprochait de favoriser la paresse parce qu’il obligeait les femmes à se reposer avant et après leurs maternités, ce qui ne s’était jamais fait

avant lui". L'amélioration de l'état sanitaire, des soins aux jeunes enfants, une meilleure surveillance des enfants plus âgés par leurs parents, une meilleure nourriture, furent la cause d'un triplement de la population durant les soixante années du ministère d'Oberlin. En 1785 : 217 familles et 1296 âmes ; en 1812 : 700 familles. En 1767, l'école de Waldersbach était installée dans une baraque où logeait le berger communal. Les autres étaient des masures. En 1812 chaque village avait son école neuve et l'on comptait 400 enfants scolarisés. Oberlin a résumé ainsi son action : "... j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux ; les bonnes filles, instruites par ma femme et par moi montraient à leurs jeunes élèves des figures d'histoire, d'animaux, de plantes... elles leur enseignaient le nom, d'abord en patois puis elles le leur disaient et faisaient répéter en français. Pour occuper les mains, elles leur apprenaient le tricot alors inconnu dans cette contrée. Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdisaient les membres, contribuaient à la santé des enfants... Dans les beaux jours, on les menait à la promenade ; les enfants cueillant des plantes et les conductrices leur faisaient répéter les noms". Oberlin a été entouré de nombreuses collaboratrices et collaborateurs, de nombreuses amitiés et inimitiés. L'une des institutrices, Louise Scheppler (1763-1837), originaire de Belmont, appelée par lui "conductrice de la tendre enfance", était chargée de la pharmacie et responsable de nombreuses activités caritatives durant une longue carrière qui lui valut l'honneur de recevoir du baron Cuvier, le Prix Montyon en 1829. Sébastien Scheidecker, maître d'école et maire de Fouday puis de Belle-fosse, envoyé dans sa jeunesse par Oberlin chez le chirurgien Ziegenhagen "pour acquérir des rudiments de médecine et de chirurgie". Oberlin donne ce témoignage dans ses *Annales* en 1770 : "Sébastien s'applique toujours à la lecture de livres de médecine et de chirurgie. Il se rend utile et gagne considérablement en faisant des saignées pas seulement au Ban de la Roche, mais encore dans plusieurs villages catholiques des environs" et en 1786, dans une lettre à un correspondant "jadis mon disciple dans la pointure de la médecine, il me surpasse maintenant beaucoup en habileté, adresse et expérience" (10). Trente-quatre ans plus tard, au moment de sa mort, il écrira encore dans l'Ancien livre des bourgeois conservé au presbytère : "homme extrêmement regretté du public principalement pour ses connaissances médicales employées charitablement". Sébastien Scheidecker (1747-1821), le descendant d'une famille venue de Suisse en 1664, marié avec une conductrice de la tendre enfance, Catherine Bernard, eut cinq fils et une fille.

L'une des principales collaboratrices du pasteur, à partir de 1797, dans la dernière partie de sa vie, fut une ancienne sage-femme de Strasbourg, madame Marie-Élisabeth Kautz, née Grimm "retirée au presbytère", faisant preuve d'une grande activité au sein de la paroisse, écrivant un journal de 1802 à 1848 sur (11) un cahier de trente-trois feuillets conservé aujourd'hui aux Archives municipales de Strasbourg ainsi que "l'histoire de sa vie...", écrite par Oberlin. Bien avant l'arrivée de cette personne, Oberlin avait envoyé des jeunes filles s'instruire à Strasbourg comme garde-malades, et d'autres furent adressées à l'École de médecine où avait été fondée, à cette époque, une école réputée d'obstétrique, en 1779, dans l'hôpital militaire de la ville (12).

Pathologies

Ainsi, s'entourant de toute une équipe, Oberlin a pu faire face à de nombreuses pathologies durant les soixante années de son ministère. La variole sévissait au Ban de la Roche avant son arrivée, mais n'était pas le fléau qu'elle allait devenir jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle. La crise la plus grave se produisit de décembre 1770 à mai 1771 : le

printemps pourri qui avait sévi en 1770 avait entraîné une très grave crise de subsistance dans toute l'Alsace, la nourriture des habitants des vallées était "débilitante" comme l'écrivit le fils du pasteur Henri Gotfried dans sa thèse de médecine. Il y eut à Waldersbach, de janvier à mars 1771, en six mois de l'épidémie, 80 décès enregistrés dont 46 enfants. Le fils premier-né du pasteur est mort en février 1771 âgé de 13 mois au paroxysme de la crise ; il n'a été nulle part mentionné la cause du décès (13). En 1776 survint une nouvelle épidémie : 28 décès provoqués par la variole et des surinfections, favorisées par la rigueur de l'hiver, cette année-là.

Entre 1780 et 1790 on assiste à une grande amélioration de l'état sanitaire, le taux de mortalité infantile est l'un des plus bas du XVIIIème siècle. En 1792 se produit une nouvelle épidémie avec 21 décès d'enfants. En 1793-1794 les causes de décès ne sont plus mentionnées sur les registres d'état-civil, suite à la Révolution. Il s'est produit un appauvrissement général, 213 décès en trois ans, soit 60 % d'augmentation. L'explication se trouve dans un rapport du "citoyen Dutailis, officier de santé de la commune de Schlettstadt" (actuellement Sélestat) en l'an II de la République : "il règne dans les communes de Bellefosse, Belmont et Waldersbach une maladie épidémique causée par le manque de pain et il est instant de secourir les citoyens qui depuis la Révolution n'ont cessé de donner des preuves de leur civisme". L'aide apportée consistera en livraisons de froment pour les malades et de vin livré par la ville de Barr, Oberlin "dont le patriotisme et l'humanisme sont bien connus", devant veiller à une distribution équitable.

Une dernière crise se produisit en 1800, avec 66 décès : "la variole a dû frapper une nouvelle fois vu l'augmentation des décès d'enfants de 1 à 4 ans (14).

Au XVIIIème siècle, il n'existait pas de traitement spécifique de la petite-vérole, comme on l'appelait alors. La variolisation introduite en Europe au début du siècle était reconnue dangereuse et ne se pratiquait guère. Mais avec Jenner et sa découverte de 1796, publiée en 1798, la vaccination s'est diffusée peu à peu et Oberlin avait acquis le livret (57 pages) de vendémiaire an IX (1800) intitulé *Recueil de Mémoires, d'Observations et d'Expériences sur l'inoculation de la vaccine*. On conserve dans les Archives Municipales de Strasbourg "un Arrêté du Conseil d'État au sujet de la vaccination, annoté par les communes du Ban de la Roche en 1803" et de la même année, la thèse de médecine du fils aîné du pasteur sur le même sujet. Dans une autre thèse, le dernier-né du pasteur mentionne que la première vaccination des paroissiens d'Oberlin a été faite à Fouday par Sébastien Scheidecker dès 1800. Poursuivies régulièrement depuis lors, elles ont permis à cette petite communauté d'être l'une des premières en Europe délivrée de la variole, même s'il est mentionné dans le Registre des sépultures et dans le livre des Bourgeois conservés au musée de Waldersbach, encore 4 cas de petite vérole : un nourrisson en 1824, sans doute non vacciné, deux enfants de 2 ans en 1826, non vaccinés et la même année un enfant de 13 ans, non vacciné.

Les noms, prénoms, âges et causes du décès sont en effet mentionnés dans ces registres ce qui permet de dresser une statistique et de publier quelques observations médicales écrites de la main d'Oberlin. Cent trente-deux décès ont été enregistrés de 1802 à 1826, soit un peu plus de 5 par an en moyenne (ce qui est très peu comparé aux décennies antérieures). De beaucoup les causes les plus fréquentes, une trentaine, sont les affections respiratoires aiguës, inscrites sous le nom "maladies des points" au simple "points" et quelques cas plus rarement intitulés "pneumonie, pleurésie, ou pleuropneumonie". Viennent ensuite, en nombre décroissant, les hydropisies, les phtisies et quatre cas de ce que l'on décrivait alors sous le nom de "fièvres putrides". Il est à noter

que le pasteur lui-même a été victime, le 20 janvier 1794, d'une "fièvre putride" entraînant un arrêt complet d'activités durant un mois ce qui ferait penser à une typhoïde (15) alors inconnue au XVIIIème siècle. Il y a encore trois cas de mortalité "en couches" et seulement cinq cas intitulés "vieillesse" entre 76 et 86 ans puis 15 cas variés allant du "miserere" à la rétention aiguë d'urine. Il faut enfin mentionner chez une jeune fille de seize ans, un décès par "maladie régnante, maux de cœur et mal aux jambes", ainsi l'a noté Oberlin, de façon précise.

Quatre observations méritent d'être publiées, tirées du registre des sépultures. Le 12 février 1772, un pâtre âgé de 67 ans "sentit un point" et mourut le lendemain 13 vers minuit. Ce pâtre, si mal payé que, des 8 sacs de seigle de son gage, il n'avait pas reçu encore 2 boisseaux. Il souffrait de la faim et souvent ne pouvait plus suivre son troupeau.

L'autopsie d'une femme de 29 ans décédée d'une môle, "malade depuis 2 ans d'un excessif gonflement du ventre, mariée depuis 4 ans. M. Rieffel médecin cantonal de Rosheim ouvrit le lendemain le cadavre : après avoir retiré une grande quantité d'eau, on trouva une très grande mole ou masse composée de vésicules ou sacs de membranes et de cartilages dont les plus petits avaient la grosseur d'un poing... Le sac du milieu contenait du pus ou de la matière".

Le cas d'un homme de 67 ans qui "depuis près de 7 ans avait sur la lèvre une tache élevée et bleue de la grosseur d'une paillette de fer. Cette tache s'étendit rougeat (sic) les environs et dégénéra en gangrène. Après avoir beaucoup souffert, il s'éteignit comme une chandelle le 2 septembre 1812".

Enfin le cas d'une femme de 78 ans : "depuis 6 ans, elle eut un tremblement violent et continu dans tous les membres et s'éteignit insensiblement le 6 décembre 1820 : maladie languissante et spasmodique" Oberlin ignorait que James Parkinson avait décrit la maladie trois ans auparavant à Londres.

Il y eut durant le ministère d'Oberlin plusieurs cas de noyades d'enfants dans les fontaines qui servaient d'abreuvoirs ou dans les cours d'eau de la vallée (16). Il est appelé ainsi auprès d'une jeune fille noyée, en état de mort apparente et, avec l'aide de Sébastien Scheidecker, lui applique le traitement préconisé alors : frictions cutanées avec des laines, applications de sachets remplis de cendres chaudes, "canon à lavement introduit dans le fondement de l'enfant, des fumeurs poussant l'un après l'autre de la fumée en s'enivrant presque soi-même". Cette affaire avait fait grand bruit dans la population car la jeune fille fut, comme l'écrivit Oberlin, "revivifiée et non ressuscitée". Peu nombreux durant cette période furent les décès par accident : quatre accidents de travail sont décomptés chez des bucherons et des paysans, un accident lors d'une chasse au sanglier. Il y eut enfin un suicide, unique cas mentionné dans les registres de la paroisse : "un homme de 60 ans qui eut l'esprit un peu égaré, niant l'existence du ciel et de l'enfer".

La médecine au Ban de la Roche

J'ai eu l'honneur de pratiquer cette médecine du 5 avril au 25 mai 1945, succédant au médecin sous-lieutenant F. Perrier, mon camarade du Groupe médical de Secours de Pierre Deniker. J'ai fait les visites au domicile des malades jour et nuit, montant une motocyclette vétuste sur les routes de montagne et aujourd'hui j'imagine sans peine la vie du fils du pasteur Oberlin, Charles Conservé, docteur en médecine de l'École de Strasbourg, installé au fond de la vallée en 1808 et durant 40 années, montant à cheval visiter ses malades parfois jusqu'à mille mètres d'altitude. Il fut le premier médecin diplômé à pratiquer au Ban de la Roche alors qu'Oberlin, dans ses Annales (17), avait

écrit le 3 mai 1771, dans une lettre à un correspondant inconnu sans doute Jean de Dietrich : “il se trouve dans nos environs un homme appelé Müller qui se mêle de chirurgie et de médecine... Il a fait des opérations de descente de hernies qui ont bien réussi, hormis celle qu’il a faite sur un enfant, fils de Jean Georges Christmann, boucher à Valdesbach qui n’eut pas deux mois encore. Un vrai chirurgien a déclaré qu’il est impie d’opérer parce qu’un petit enfant pouvait guérir par application d’un simple bandage. En opérant, a été coupé le testicule et celui restant court beaucoup de risque de perdre sa fonction. L’enfant n’a pas guéri sans dégâts de son opération. Celle-ci est défendue en Hollande sous peine de fouet et en France sous peine de galère”. Oberlin écrit plus loin “pour ce qui regarde les maladies intérieures Müller y est aussi ignorant qu’il est hardi. La vitesse de sa langue en expliquant les causes de maladies sçait (sic) un peu cacher la profondeur de son ignorance, mais celle-ci transpire malgré lui et se fait sentir à quiconque a la moindre teinture de médecine. Aussi a-t-il donné des conseils si mal digérés et souvent si contraires, que je me vis forcé d’avertir plusieurs paroissiens de se garder de lui, puisqu’on peut être bon opérateur de descente sans être bon médecin... La femme de ce monsieur Müller est une parente de monsieur le Fiscal... Nous avons à Foudai un habile garçon, maître d’école qui s’applique beaucoup à l’étude de la médecine. Il en sçait plus qu’il ne faut pour apercevoir les saillies du susdit monsieur Müller. Peut-être pourrait-on un jour le donner en apprentissage à quelqu’habile chirurgien, pour lui procurer le droit d’exercer lui-même ce qu’il sçait. Son entretien ne tomberait pas à la charge au pays puisqu’il est Maître d’école. Il y a beaucoup de monde au pays, mais il y a encore assez à quoi les employer pour leur faire gagner leur pain au profit du pays... Pour ce qui regarde ceux de Rothau : se servant d’un monsieur Sieguel de Schirmeck à une petite lieue de Rothau il en sçait au moins autant que monsieur Müller, quoique le dit Maître d’école m’ait bien rapporté déjà les bévues qu’il a faites, comme d’avoir donné une tisane d’herbes fortes et échauffantes à un homme qui ne brûlait que trop, ayant une fièvre chaude, à Scheidecker, charpentier de Rothau, frère du susdit Maître d’école”.

Ce maître d’école eut un petit-fils, Théophile, qui succéda au docteur Charles Conservé Oberlin au Ban de la Roche, installé à Rothau durant cinquante ans. L’un de ses petits-fils, Charles Bernhard, après avoir fait ses études de médecine à Strasbourg entre 1896 et 1902, sous le régime allemand, car, disait-il, la situation financière de ses parents ne lui avait pas permis de faire ses études en France, s’installa à Rothau de 1904 à 1939. Une thèse de médecine de son fils Jacques Bernhard, de 1936, mentionne : “la clientèle de mon père s’étend sur tout ce que l’on appelle la haute vallée de la Bruche jusqu’à Saales. Il fait ses visites à pied, à cheval et en voiture. Il a embauché un ouvrier de l’usine pour les soins du cheval et il sera en même temps son cocher puis son chauffeur car en 1906, il achète une première machine, comme l’on disait alors, une petite monocylindre Lion-Peugeot et ne se sépare qu’avec peine de son cheval. En 1913, il achète une voiture décapotable Bébé Peugeot 4 cylindres 318 kg, 60 km/h, 6 litres au 100 km. Il se lève tôt et passe la matinée à visiter les villages du bas de la vallée qui sont les plus proches... Le déjeuner est inexorablement fixé à 11h30. La consultation commence à 12h au plus tard à 12h15 et se prolonge quelquefois au-delà de 15h. L’après-midi et la soirée sont consacrées à la haute vallée et comprend les villages de toutes les hauteurs et les vallées latérales. Il se couche de bonne heure, vers 21h car, dit-il, “si on m’appelle la nuit, j’ai au moins bien dormi...”. Invité chez des amis, il arrive à l’heure et ne prolonge guère après 10h : “l’heure c’est l’heure ! Son travail est toujours ordonné selon un schéma qui ne variera pas. En ce temps-là, jamais de vacances”.

Il commence à prendre ses premières vacances vers 1925. Il est difficile aujourd'hui pour les jeunes générations de comprendre ce climat d'une époque qui a précédé la première guerre mondiale. Quand les jeunes Parisiens, encore étudiants en médecine, volontaires sont arrivés à Rothau, au début de l'année 1945, porteurs d'une petite pharmacie contenant les principales drogues, ils avaient été appelés par le docteur Bernhardt retraité mais resté maire de sa commune (18). Il n'y avait plus de pharmacien pour délivrer morphine et salicylate de soude aux grands malades. La population se retrouvait deux siècles en arrière. Le pasteur Oberlin connaissait les opiacés, mais l'on n'en a pas trace dans sa pharmacie : au XVIII^{ème} siècle les médecins "se plaignaient de plus en plus des irrégularités de l'emploi de l'opium fourni, et ce ne sera qu'en 1805, que le pharmacien allemand Friedrich Sertürner isolera dans l'opium, une base alcaline végétale, la morphine (19), une des substances les plus étonnantes", évidemment inconnue d'Oberlin. Il ne disposait que de coquelicots en décoction contre les toux bénignes et il prescrivait un peu de thériaque contre les toux rebelles (20).

La descendance médicale d'Oberlin

J. F. Oberlin a eu quatre fils, deux sont morts jeunes. Des deux frères restants, l'aîné Charles-Conservé (1776-1853), déjà mentionné, a fait des études de théologie et de médecine, a soutenu une thèse à l'École spéciale de médecine de Strasbourg en 1803, comportant seize pages, intitulée *Considérations sur la vaccine*, conservée aux Archives municipales de Strasbourg. Il fut chirurgien à l'Armée du Rhin puis ordonné pasteur à Rothau le 2 octobre 1808 et y a aussi exercé de la médecine. Défroqué quelques années plus tard par le Consistoire de Strasbourg pour "opinions non conformes", il a quitté Rothau et s'est installé un peu plus haut dans la vallée à Foudai. Il a pris sa retraite à Belmont en 1848. Il avait soigné son père aveugle et son jeune frère. Celui-ci avait présenté une thèse le 13 mai 1806 devant la Société des médecins de Strasbourg comportant de nombreuses descriptions du Ban de la Roche, conservées au musée de Waldersbach. Il avait fait des études de théologie. Il est mort en 1817, âgé de 32 ans à Waldersbach, probablement de tuberculose.

Il semble que ni l'un ni l'autre des deux frères n'ait eu de descendance. Jean Frédéric Oberlin a eu quatre filles qui toutes ont épousé des pasteurs. L'un d'eux, Pierre Witz, pasteur à Waldersbach en 1842, est connu pour avoir publié en allemand un "catéchisme de santé" et l'un de ses fils avant d'être lui-même pasteur à Waldersbach, soutint une thèse de médecine et pratiqua quelques années la médecine au Ban de la Roche à la suite de Charles-Conservé.

Le frère de Jean Frédéric Oberlin, Jérémie-Jacques (1735-1800), professeur au Gymnase de Strasbourg, père d'une famille nombreuse, est vraisemblablement (21) l'ancêtre de la famille de mon maître Serge Oberlin, interne des hôpitaux de Paris (1913) médecin-auxiliaire dans l'Auto-chir Rouvillois en 1918, chirurgien chef de service à l'hôpital de la Pitié, opérant chaque après-midi à la Clinique des religieuses augustines de la rue de la Santé, auteur unique du célèbre ouvrage illustré d'anatomie publié entre les deux guerres sous le nom de *Grégoire et Oberlin*, décédé en 1974. Il est le grand-père de Christophe Oberlin, ancien interne des hôpitaux de Paris (1976), chirurgien de la main et orthopédiste du Centre hospitalier Bichat-Claude-Bernard à Paris ; de Pascal, chirurgien orthopédiste et traumatologue à Grenoble ; de Flavien, médecin rhumatologue à Paris, tous deux anciens internes des hôpitaux de Paris (1969 et 1953) (22). Il y avait en 1950, inscrit au-dessus du tableau noir de l'amphithéâtre du Service de chirurgie pédiatrique de

LE PASTEUR JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN (1740-1826) ET LA MÉDECINE

l'hôpital des Enfants-malades à Paris, conçu par le professeur Louis Ombredanne avant la deuxième guerre mondiale, cette devise que le pasteur Jean Frédéric Oberlin n'aurait pas reniée : *divinum est opus sedare dolorem*.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont - au pasteur Koch de Wasselonne et au regretté professeur Peter de Strasbourg qui m'ont aidé il y a trente ans dans mes premières recherches, - à Alain Deck, de Cosswiller, dont j'ai utilisé le mémoire sur le Ban de la Roche pour la Maîtrise d'histoire à l'Université de Strasbourg, - à la regrettée Solange Hisler et à Pierre Moll, premiers responsables du Musée Oberlin qui m'ont permis de consulter les archives de l'ancien presbytère de Waldersbach, - à Pierre Moll qui m'a communiqué la thèse de Mademoiselle Banzet (notons que celle-ci demeure à Waldersbach, montée Oberlin !), - au docteur Jacques Bernhard, de Saint-Dié qui m'a communiqué sa thèse dactylographiée sur la biographie du docteur Charles Bernhard, et à mon épouse Française qui m'a beaucoup aidé au cours de ces longues recherches.

NOTES

- (1) Archives municipales de Strasbourg (A.M.S.) catalogue du fonds Oberlin, publié par Jean Mariotte avec la collaboration du pasteur Koch.
- (2) STOBER D. E. - *Vie de J. F. Oberlin pasteur à Waldersbach, Chevalier de la Légion d'honneur*. Paris, Strasbourg, Londres, Treuhel et Wurtz.
- (3) Extrait de la lettre adressée par un ami à Oberlin, AMS 77-Z1.
- (4) AMS Catalogue du fonds Oberlin N° 17. Il existe aux AMS 21 dossiers concernant la botanique. Les maîtres d'Oberlin étaient Jean Hermann, professeur de botanique, et Reinhold Spielmann, professeur de chimie botanique et matière médicale à la Faculté de médecine de Strasbourg, cité dans *L'hommage au docteur Theodore Vetter, ancien président de la Société française d'Histoire de la Médecine* (Jean-Marie Le Minor, *Hist. Sc. Méd.*, 29/2007, 139-148).
- (5) *L'Essor, Bulletin du cours complémentaire de Schirmeck* n° 152. Roger Engel, "L'herbier et l'iconographie botanique d'Oberlin", avec citation d'un article du *Bulletin des amis du jardin botanique du Col de Saverne*. Il est à noter que, dans la pharmacie conservée au Musée de Waldersbach, on ne voit pas mention d'opiacés.
- (6) Thèse du docteur Fabienne PERRIER (1995, Université Louis Pasteur de Strasbourg), *Vie et mortalité au Ban de la Roche au temps du pasteur J.F. Oberlin*.
- (7) Edm. STUSSI, 12ème colloque Oberlin (Waldersbach, 1994), "De Comenius à Oberlin, un héritage pédagogique".
- (8) Selon l'abbé Joseph Marquer, ancien recteur de l'Île d'Houat, les soins aux particuliers étaient donnés jusqu'au XXème siècle par des femmes plus âgées. La pharmacie était tenue par des religieuses de l'ordre de Ker-Maria, sous la responsabilité du recteur, et l'on évacuait les patients en bateau vers le continent (la "Grande Terre") en cas d'urgence grave.
- (9) *L'Essor*, n° 185, "L'élection d'une sage-femme", Denis Leybold.
- (10) Cette lettre est un très long rapport du 27 janvier 1786 adressé par "Oberlin Ministre" à son "protecteur" de Strasbourg, Jean de Dietrich, conservé dans les Annales du Musée de Waldersbach, publié partiellement, dans la thèse de Danielle CARCENAC (École de médecine Louis Pasteur de Strasbourg, 1986), *Médecine populaire et pratiques thérapeutiques au Ban de la Roche du XVIIIème siècle à nos jours*, p. 217.
- (11) A.M.S. Fonds Oberlin, Catalogue n° 28 : biographie de Madame Kautz par Oberlin. Silhouettes de Monsieur Kautz. La famille de Madame Kautz connaissait l'ami du pasteur, le Stadmeister Jean de Dietrich, de Strasbourg. Madame Kautz a vécu de longues années à Waldersbach mais son activité n'a été l'objet d'aucune publication. Son journal, 1802-1848 est dans le cahier 33 f., Archive n° 432.
- (12) Cf. E.A. p. 2633-2635.
- (13) Le pasteur était arrivé à Waldersbach trois ans et demi auparavant et n'était marié que depuis deux ans et demi : cette épreuve a peut-être aggravé la dureté de caractère qui lui fut reprochée durant les premières décennies de son ministère.

- (14) Ces chiffres concernant les statistiques de mortalité par variole proviennent d'Alain DECK, *Mémoire pour la maîtrise d'histoire à l'Université de Strasbourg*, 1982, p. 62-67.
- (15) PSCEZOLLA Éric - *Jean-Frédéric Oberlin*, traduit de l'allemand par Monique et Jean-Pierre MEYER, Éditions Oberlin, Strasbourg, 1985, p. 140. Il faut noter le caractère épidémique de cette maladie qui avait touché plusieurs personnes du presbytère dans le mois précédent, survenue après les malnutritions occasionnées par la Révolution.
- (16) CARCENAC Danièle - *op. cit.*, p. 212-220.
- (17) Annales 49, de la main d'Oberlin, avec en marge la mention de Waldersbach de 1767 à 1826, dans la revue *l'Essor*, n° 67, juillet 1967.
- (18) Le docteur Jacques Bernhard dans sa thèse relate la conduite héroïque de son père durant la première guerre mondiale sous occupation allemande en Alsace et durant la deuxième guerre, en Lorraine où il avait trouvé refuge.
- (19) LASSNER J. - "Sertürner et la découverte de la morphine", *Cahiers d'anesthésiologie*, 41 (5), 1993, p.549 -553.
- (20) Thèse de pharmacie de Stéphanie Banzet, document 55, p.78. Fiche manuscrite de la main du pasteur, conservée aux Archives de la Ville de Strasbourg Fonds Oberlin cote 77 Z 60, Conseils contre le rhume.
- (21) Selon une lettre personnelle du professeur Christophe Oberlin datée du 28 septembre 2007.
- (22) Les archives de la ville de Strasbourg (A.M.S.) conservent la généalogie de la famille Oberlin.

RAPPEL BIBLIOGRAPHIQUE

Les ouvrages concernant le pasteur Oberlin dépassent la cinquantaine. Parmi les plus récents :

BENOIT Jean-Paul - *Jean-Frédéric Oberlin pasteur d'hommes*, préface par Marc Boegner. Éditions Oberlin, Strasbourg 1935.

GOURSOLAS François - *J. F. Oberlin, le pasteur catholique évangélique*, préfacé par Pierre Chaunu. Ed. Albatros, Paris 1985, rééd. 2008.

KURTZ John W. - *John Frederic Oberlin*. 1976, Oberlin College (OHIO).

RÉSUMÉ

Le pasteur Jean Frédéric Oberlin (1740-1826), ministre luthérien d'une vallée écartée des Vosges entre Alsace et Lorraine est surtout connu pour ses multiples activités philanthropiques et sa vie spirituelle. Il avait acquis durant sa jeunesse des connaissances en botanique et en médecine associées à un grand savoir pratique qui lui ont permis de soigner avec l'aide de collaborateurs, une population dont le bien-être et la vitalité ont beaucoup augmenté durant les 60 années de sa vie au Ban de la Roche. Il a bénéficié des progrès de la médecine du XVIIIème au XIXème siècle et de la richesse botanique exceptionnelle de la vallée. Il ne reste guère d'informations sur le stock et la préparation des médicaments si peu nombreux à l'époque, mais Oberlin est la source d'une grande animation médicale dans son "espace-temps".

SUMMARY

J.Fr. Oberlin was a Lutheran clergyman in a remote valley of Vosges between Alsace and Lorraine. He is well-known for his numerous philanthropic activities and his spiritual living. In his youth he acquired some knowledge in medicine and botany which allowed him to cure many people whose well-being and vitality improved during the 60 years of his life at the Ban de la Roche. He profited of progress of medicine in the XVIIIth and XIXth centuries and the exceptional botanical abundance of the valley. There are little information about the stock and the preparation of drugs but Oberlin is the source of a great liveliness for medical researchers about medicine of his epoch.

C. Gaudiot